

## Sujet type Centrale-Supélec source UPLS

### 1) Résumé

*Vous résumerez le texte ci-dessous en 200 mots (+/- 10 %). Vous écrirez une ligne sur deux, placerez une barre verticale tous les cinquante mots et indiquerez le nombre exact de mots utilisés à la fin du résumé.*

Contrairement à ce que pensaient les tenants de la théorie du singe tueur depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, on sait maintenant que l'homme n'est pas le seul grand singe qui chasse régulièrement : les études de Jane Goodall et d'autres primatologues ont montré que les chimpanzés pratiquent des chasses collectives et partagent la viande et que, comme chez les humains, ces chasses sont très majoritairement menées par les mâles. Une comparaison entre les sociétés humaines actuelles de chasseurs-cueilleurs d'Afrique et des groupes de chimpanzés révèle également des différences. La viande ne procure que 5% de l'alimentation annuelle chez les chimpanzés, alors qu'elle oscille entre 10 et 45% dans les sociétés humaines considérées. Tandis que les chimpanzés se contentent d'attaquer des animaux rencontrés par hasard sur leur territoire qui n'excède pas 25 kilomètres carrés, les groupes humains cherchent délibérément leurs proies sur des territoires atteignant 2500 kilomètres carrés. Sans donc constituer « le propre de l'homme », la chasse revêt chez les humains une importance nettement plus grande dans l'alimentation et le rapport du groupe à l'environnement que chez les autres primates. Dans l'évolution humaine, la consommation accrue de viande favorisée par la chasse a probablement permis l'alimentation du cerveau à la fois performant et exigeant en énergie qui caractérise notre espèce.

Ces dernières décennies, l'anthropologie sociale a pour sa part totalement renouvelé la compréhension du sens même de la prédation dans les sociétés humaines et a contribué à remettre en cause les stéréotypes hérités du XVIII<sup>e</sup> siècle sur les chasseurs primitifs perçus comme des barbares sanguinaires. Dépendants du monde sauvage pour leur survie, les collectifs autochtones d'Amazonie, d'Afrique ou de Sibérie ne font pas de la chasse une technique de domination mais un dialogue entre personnes humaines et non humaines, incluant séduction et réciprocité. Les animaux ont une âme, une vie sociale semblable à celle des humains, un langage et des relations de parenté. Mythes, récits de chasse et rituels chamaniques font circuler les âmes et les substances entre humains et animaux par de multiples métamorphoses. Si l'on veut comprendre quelle place tenaient les animaux dans l'univers des hommes et des femmes du Paléolithique, on sera plus avisé de chercher des comparaisons dans les cosmologies des sociétés récentes de chasseurs-cueilleurs plutôt que dans les abattoirs des villes modernes comme le faisait Raymond Dart. Du reste, l'art des grottes paléolithiques de Chauvet à Lascaux ne donne pas l'image de chasseurs obsédés par l'extermination des bêtes et assoiffés de sang. Les animaux y sont représentés vivants, calmes, et l'on n'y rencontre pas de scènes de chasse explicites, ni rien qui évoque une domination de l'homme sur les animaux. [...]

Dépourvu de crocs et de griffes, muni d'un odorat aussi développé que la vision chez la taupe, l'humain est un prédateur particulièrement démuné. Pourtant, il est doté d'une arme redoutable : l'imagination, grâce à laquelle il peut reconstituer des éléments manquants, se mettre à la place des animaux, explorer leur monde intérieur, deviner leurs intentions, déjouer leurs ruses et concevoir des pièges et des traques collectives sophistiqués. Notre cerveau et nos facultés mentales se sont formés dans des contextes où nos ancêtres coexistaient au quotidien avec des prédateurs et des proies, ce qui a nécessairement eu un impact déterminant sur notre psychologie. La chasse est fondamentalement une activité imaginative et cognitive, ce qui apparaît bien au fait que, dans différentes sociétés, les meilleurs chasseurs ne sont pas les plus costauds mais les plus âgés, c'est-à-dire ceux qui ont acquis le plus d'expérience et de connaissances. Le vif intérêt des jeunes enfants pour les animaux, proies comme prédateurs, qui peuplent partout leur jeu montre que le goût pour l'exploration des vies non humaines fait partie du patrimoine humain. Seul un mode de vie artificialisé comme celui qui domine dans la modernité parvient à étouffer ces compétences à l'entrée dans l'âge adulte au lieu de les faire s'épanouir.

D'après différentes études en psychologie cognitive, la chasse semble avoir contribué dans l'évolution humaine au développement de la cognition spatiale, de la capacité à produire des

inférences à partir d'indices et de notre tendance à percevoir des agents autour de nous ( par exemple, imaginer des bêtes quand nous sommes dans le noir). Notre excitation pour la quête, l'exploration et le défi, ainsi que la satisfaction que nous éprouvons dans le succès grâce au circuit de la récompense dopaminergique ont sans doute à voir avec notre passé de chasseurs-collecteurs.

Parmi ces compétences, notre pénétration des mondes mentaux de nos proies est si profonde qu'elle en paraît presque déloyale. Il y a toutefois un inconvénient à cette arme : se mettre à la place des animaux peut rendre la mise à mort difficile. Sur tous les continents, les chasseurs-cueilleurs établissent des rapports d'identification, de partage de substances et de socialité avec des animaux. Mais alors comment se nourrir de la chair d'êtres si semblables à moi ? Partout, la mise à mort des animaux et la consommation de leur chair s'entourent de traitements rituels, de compensations, de justifications et de mythes pour que la chasse soit autre chose qu'une dévoration destructrice et cruelle. **L'homme vit avec cette contradiction intime qui parfois le déchire. Il est un prédateur empathique.**

Pour résumer, dès les origines, les hommes connaissent un régime alimentaire mixte associant végétaux et viande issue du charognage et d'une chasse active. Cette dernière croît en importance au fil de l'évolution sans jamais constituer la seule modalité d'acquisition de nourriture. La chasse et une consommation de viande accrue sont bien des éléments déterminants de l'hominisation, mais cela n'implique nullement une sorte de cruauté instinctive comme le voulaient les théories du « singe tueur ». Au contraire, l'étonnante leçon de cette histoire est que la chasse nous a ouverts mentalement aux autres vivants et nous a rendus empathiques à leurs mondes.

Charles Stépanoff, *L'animal et la mort*, « Chasses, modernité et crise du sauvage », éditions la découverte, 2024.

## 2) Dissertation

« L'homme vit avec cette contradiction intime qui parfois le déchire. Il est un *prédateur empathique*. »

Dans quelle mesure ce propos est-il confirmé par les œuvres au programme ?

## Corrigé Résumé

### 1) Analyse du texte

#### I. Remise en cause de la théorie du singe tueur (§1-2)

##### § 1 - rejet de la définition de l'homme comme singe tueur A

- Les grands singes chassent aussi, même si cette activité est moins développée chez eux tandis qu'elle a été déterminante dans l'évolution de l'homme. B

§ 2 - De plus, l'anthropologie a récemment proposé une nouvelle vision de la chasse C en se fondant sur le comportement actuel des peuples premiers : les études révèlent une relation spirituelle et culturelle avec l'animal. D

- Ces études permettent de comprendre la relation entre l'homme préhistorique et l'animal, mieux que l'observation du traitement que nous infligeons aux animaux d'élevage. E

- L'art pariétal confirme le respect des premiers hommes à l'égard des animaux. F

#### II. Faiblesse et grandeur de l'homme chasseur

##### A. Premier paradoxe (§3-4)

§ 3 – Certes les hommes sont faibles physiquement mais ils tirent leur force de leur imagination qui leur permet de comprendre leur proie. G

- Ainsi nombre de nos facultés se sont probablement développées grâce à de cette activité.

H

- De fait, ce qui importe, c'est l'expérience et non la force physique. I

- Notre espèce a intégré cet intérêt pour l'animal mais plus on vieillit, plus il s'efface du fait de notre mode de vie. J

§ 4 - Quoi qu'il en soit, la chasse semble avoir développé nos facultés cognitives et influencé notre psychologie. K

##### B. Second paradoxe et conclusion (§5-6)

§ 5 – La faculté d'empathie, nécessaire au bon chasseur, peut devenir un obstacle à la pratique de la chasse en devenant compassionnelle. L

- D'où le besoin d'inscrire cette activité dans une pratique culturelle qui la légitime. M

§6 – Omnivores, les hommes chassent mais l'hominisation ne procède pas d'une cruauté innée.

Au contraire, la pratique de la chasse a sans doute plutôt contribué à susciter l'intérêt de l'homme pour les animaux qui l'environnent. N

### 2) Résumé proposé

La spécificité humaine ne se ramène pas à la prédation, comme certains l'affirmèrent depuis le XVIIIe siècle, puisque les grands singes chassent aussi. Toutefois cette activité, pratiquée plus intensément par l'humain carnivore, a contribué à son développement cérébral.

Les anthropologues contemporains critiquent aussi l'idée d'une violence anthropique archaïque, l'étude de la chasse chez les peuples premiers révélant l'existence d'une relation spirituelle avec l'animal, médiatisée par la culture. Ces observations permettent d'approcher la psychologie du chasseur préhistorique et l'art pariétal confirme un intérêt respectueux de l'animal.

Si les hommes sont faibles physiquement, / leur aptitude à l'empathie cognitive<sup>1</sup> fait d'eux des chasseurs efficaces, la prédation renforçant cette aptitude de sorte que l'expérience importe plus que la force. Notre espèce a intégré cet intérêt pour l'animal mais il s'estompe avec l'âge, dans notre monde. Nonobstant, la chasse/ paraît avoir largement influencé la cognition et la psychologie humaines.

---

1 On distingue trois formes d'empathie : l'empathie cognitive ( qui permet de déduire d'un certain comportement d'autrui observable quelles sont ses intentions et ses pensées) ; la contagion émotionnelle ( la porosité aux émotions des autres) ; l'empathie compassionnelle ( proche de la pitié, elle permet de partager la douleur ou la souffrance d'autrui.)

Cependant, devenue compassionnelle, l'empathie constitue un obstacle à la pratique de la chasse. D'où le besoin de légitimer cette activité en lui donnant une dimension culturelle. Ainsi, omnivores, les hommes chassent mais cela ne révèle pas une barbarie/ innée, visant la mort des autres vivants. Au contraire, la chasse a permis de comprendre les animaux et leur milieu. (220 mots)

## Dissertation

### Introduction et première partie rédigées à partir de copies. Plan des parties II et III.

L'art pariétal témoigne de l'intérêt des hommes préhistoriques pour les animaux. Nécessaires à la survie humaine, ils sont aussi admirés pour leur beauté. C'est l'ambivalence de notre rapport à l'animal qu'interroge Charles Stépanoff dans *L'animal et la mort* (2024) : « L'homme vit avec cette contradiction intime qui parfois le déchire. Il est un prédateur empathique ». La citation, constituée de deux assertions, met en évidence la relation paradoxale et douloureuse entretenue par l'homme avec les animaux. La première assertion examine une caractéristique de l'existence humaine, la contradiction. La seconde en livre une origine, liée à l'essence de l'homme, défini par un oxymore « prédateur empathique ». De fait, l'homme doit tuer pour se nourrir, parfois même il aime chasser mais, grâce à son imagination, il peut se mettre à la place de ses proies et être ému par leurs souffrances. Il est donc tiraillé entre son instinct et ses affects. D'où une déchirure presque tragique. Toutefois, comme le souligne l'adverbe « parfois », la douleur issue de cette contradiction n'est pas toujours présente, elle peut dépendre des individus et des circonstances. De plus, l'homme est sans doute capable de vivre son rapport à la nature de manière plus rationnelle. On peut dès lors se demander si la tension entre l'instinct prédateur et l'empathie compassionnelle génère nécessairement une crise morale chez l'homme. Nous verrons que *La connaissance de la vie* de Georges Canguilhem, *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne, *Le mur invisible* de Marlen Haushofer mettent bien en évidence la contradiction repérée par Stépanoff, opposant instinct de prédation et compassion. Cependant, elles soulignent aussi combien l'empathie peut être sélective et servir la prédation. Enfin, elles envisagent la possibilité d'un rapport plus rationnel avec la nature, en particulier avec les animaux, pour échapper à la contradiction entre instinct et affect.

- I. En premier lieu, l'homme apparaît soumis à deux réalités contradictoires qui peuvent le déchirer. Il est un prédateur mais il ne peut se départir d'une empathie compassionnelle contraire à cet instinct.

En dépit de sa faiblesse physique, l'homme a su se hisser au sommet de la chaîne alimentaire, s'imposant comme un **prédateur** redoutable. Prisonnière de la forêt, la narratrice du *Mur invisible* tire du gibier pour se procurer de la viande, résolue à ne pas mourir de faim et à assurer également la survie de Lynx. Le fusil qu'elle utilise est une arme contre laquelle les animaux ne peuvent rien. La même problématique de survie se pose aux passagers du Nautilus qui s'approvisionnent lors de chasses sous-marines, comme celle de la forêt de Crespo et la principale préoccupation du harponneur Ned Land est de se procurer de la viande. L'homme est donc bien un **prédateur**, qui chasse pour se nourrir et entretient avec son milieu une relation conflictuelle, comme le remarque G. Canguilhem « entre les vivants s'établissent des relations d'utilisation, de destruction et de défense. » (p. 174) La chasse est l'une de ces relations bien qu'elle ne soit pas exclusive à l'homme qui l'a portée à son paroxysme.

**Cependant**, l'homme est doté d'une imagination qui lui permet de se mettre à la place des autres vivants, de se représenter leurs réactions et leurs souffrances, contrairement aux animaux, comme le note la narratrice du *Mur invisible*, observant le comportement de sa chatte : « Je n'ai jamais vu d'yeux plus innocents que ceux de ma chatte après qu'elle a torturé à mort une petite souris. Elle n'avait aucune conscience d'avoir fait souffrir la pauvre bête. » Chez l'homme, l'**empathie** compassionnelle est particulièrement marquée à l'égard des animaux domestiques. Elle est bien mise en évidence dans le roman de Marlen Haushofer, notamment au moment de la naissance du veau, la narratrice s'identifiant à Bella. Cependant, elle se manifeste aussi à l'égard des animaux sauvages que la narratrice souffre de voir mourir de faim en hiver ou de maladie (la gale). En protégeant les baleines, le capitaine Nemo n'agit pas d'une manière différente, manifestant une **grande empathie** pour cette espèce qu'il juge utile et menacée. Cette aptitude **empathique**

s'explique pour Canguilhem par le fait que l'homme n'habite pas seulement un milieu où il cherche à survivre mais aussi un « monde de valeurs » qui lui impose la reconnaissance des autres êtres. **L'empathie compassionnelle** semble donc faire partie de la nature humaine au même titre **que l'instinct prédateur**.

**Ainsi** l'instinct de **prédation et l'empathie se contredisent**, générant une **déchirure** tragique pour le sujet. La narratrice du *Mur invisible* ne chasse que quand cela est absolument nécessaire et exprime combien elle a mauvaise conscience à le faire surtout au début du roman. Elle note dans son journal son dégoût à la pensée du cœur de chevreuil en train de geler à l'étage du chalet. Le capitaine Némó lui aussi tente de limiter la prédation à ce qui est nécessaire à la nourriture de l'équipage, même si, en l'occurrence, le nécessaire ne se réduit pas à ce qui permet de survivre mais inclut aussi ce qui permet une certaine jouissance. Si l'on élargit la notion de prédation, on peut étendre la culpabilité au chercheur qui fait souffrir l'animal, voire le tue sans ignorer la souffrance qu'il lui inflige, comme cela apparaît dans une citation de P.P. Deisch, faite par Canguilhem p. 22, où le biologiste du XVIIIe siècle évoque un « examen douloureux et même cruel » infligé au chien. Le principe de finalité, que ce soit survivre grâce à la chasse ou trouver des remèdes par l'expérimentation, pourrait servir de justification mais l'empathie naturelle, fruit de l'évolution, ne saurait être éclipsée par ces justifications.

**Certes** l'homme est souvent tiraillé entre son instinct et sa compassion à l'égard des animaux qu'il tue. **Toutefois**, l'empathie compassionnelle est peut-être moins fréquente qu'on pourrait le penser.

II. L'homme est capable de tuer sans nécessairement ressentir de la compassion pour ses proies.

- 1) L'empathie compassionnelle est issue, d'après Stépanoff, de l'empathie cognitive. Mais chez certains individus le passage de l'une à l'autre ne s'effectue pas.
  - Ned Land, chasseur hors pair, connaît parfaitement le comportement des poissons et mammifères marins qu'il chasse (empathie cognitive) et ne semble à aucun moment tourmenté par sa pratique.
  - Louise est dépeinte comme « une chasseresse passionnée ». Elle tue sans remords et semble même indifférente à Lynx qu'elle maltraite vs la narratrice : « J'essayai de me représenter ce que peut éprouver quelqu'un pour qui tuer est un plaisir. Mais en vain. » (p. 164). L'homme qui surgit à la fin du roman de Marlen Haushofer massacre Taureau et Lynx avec une brutalité sauvage.
  - En dehors de la citation relevée précédemment, on remarque l'absence de réflexion sur la souffrance animale dans l'article intitulé « L'expérimentation en biologie animale. »
- 2) **De plus**, l'empathie est sélective. Elle se manifeste davantage vis-à-vis de certaines espèces, suivant qu'elles sont plus ou moins proches de l'homme.
  - Opposition entre la compassion exprimée à l'égard des baleines et le déchaînement de violence contre les cachalots (II, chapitre XII) ou le dugong (II, chapitre V).
  - La narratrice du mur invisible avoue l'horreur qu'elle éprouvait jadis à l'égard des corneilles (p. 177). Elle remarque aussi qu'elle pratique la pêche bien plus facilement que la chasse : « je pêchais aussi des truites assez souvent. Je ressentais moins de gêne à les tuer. J'ignore pourquoi. » (p.63)
  - Canguilhem, dans « La monstruosité et le monstrueux » souligne « la crainte radicale » (p. 219) suscitée par les êtres impossibles à classer, considérés comme monstrueux. Cette crainte a un effet désinhibiteur et facilite la prédation. C'est dans une certaine mesure le cas du dugong, animal étrange, ressemblant à une sirène, ou de l'animal gigantesque censé couler les navires au début du roman de Verne ou des autres monstres du roman.
- 3) Les exemples précédents soulignent le fait que le degré d'empathie et le déchirement qui l'accompagne sont liés **aussi** à des facteurs culturels.
  - Le Dugong est confondu par Conseil avec une sirène, être mythologique dangereux. De même, le requin suscite la terreur et apparaît comme une proie qu'on peut chasser sans remords. À l'inverse, l'argonaute est décrit comme « un charmant animal dont la

rencontre, suivant les Anciens, présageait des chances heureuses. » Les passagers du Nautilus admirent ces merveilleux mollusques sans songer à les chasser.

- La corneille, au plumage noir, est perçue comme un oiseau portant malheur, ce qui explique sans doute l'horreur ressentie par les citadins à la vue de cet oiseau.

**Si** notre rapport à la nature est souvent biaisé par notre imagination et nos affects, il est possible d'envisager un rapport plus rationnel avec les animaux.

III. Un « rationalisme raisonnable » pourrait permettre d'échapper d'une part à la prédation aveugle et, d'autre part, à la déchirure causée par notre nature de prédateur empathique.

1) L'homme est capable de se décentrer pour comprendre les autres êtres vivants même s'ils sont très éloignés de lui.

- Canguilhem fait de ce décentrement une condition de la connaissance du vivant.
- La narratrice du *Mur invisible* s'interroge sur ses représentations, se demandant si son affection pour certains animaux et la haine qu'elle éprouve pour d'autres sont légitimes. Ainsi, après la mort de Perle, elle s'interroge sur son droit de tuer le renard qui l'a probablement massacrée : « Perle avait subi un dommage mais ce tort n'avait pas non plus été épargné aux truites, ses victimes. Devrais-je le reporter sur le renard ? » (p. 149)

2) **Ainsi** l'homme est capable de pratiquer une prédation raisonnable pour assurer sa subsistance et préserver l'équilibre naturel.

- Dans *Le Mur invisible*, la narratrice ne chasse que lorsque cela est strictement nécessaire. Elle observe aussi que la prolifération des cerfs les condamnerait à la famine en hiver lorsque leur nourriture se fait rare. (p. 119). Dans la dernière partie du roman, elle constate : « Je devais de temps en temps tirer un gros gibier. C'était toujours pour moi la même vilaine affaire sanglante, mais je réussissais à l'accomplir **sans arrière-pensée inutile**. » (p. 225)
- Aronnax remarque que si l'extermination des lamantins menace l'équilibre des fonds marins, la chasse des cachalots apparaît nécessaire. Le capitaine Nemo refuse de « chasser uniquement pour détruire » mais accepte sereinement la nécessité de cette pratique.

3) **Finalement**, un équilibre ne peut être trouvé que dans l'expérience de la nature

- Canguilhem met en garde contre les théories décorrélées de l'expérience. La théorie des animaux machines peut ainsi servir de prétexte à une prédation cruelle. D'un autre côté, la méconnaissance de la nature peut aussi conduire à une vision idéalisée de cette dernière, vision dénoncée par Stépanoff et Marlen Haushofer, car elle engendre une culpabilisation vaine.
- Le capitaine Nemo, « l'homme des eaux », savant, expérimentateur, prédateur empathique serein, ne souffre que de la présence des hommes. Il semble ignorer la déchirure dont parle Stépanoff.
- La fiction imaginée par Marlen Haushofer donne l'occasion au personnage de retrouver la nature, de nouer une relation harmonieuse avec le monde animal.

Les œuvres au programme permettent de valider le propos de Stépanoff. L'empathie compassionnelle contredit l'instinct de prédateur de l'homme et produit parfois une déchirure douloureuse. Cependant, elle ne se manifeste pas chez tous les individus et elle est bien plus forte vis-à-vis des animaux dont nous nous sentons proches. En outre, aucune des œuvres au programme ne propose de renoncer à la prédation pour soulager la conscience humaine. Toutefois, chacune ouvre la voie à une relation plus harmonieuse avec les animaux en contrôlant instinct et affect par la raison.